

L'AUTRE JOURNAL, juillet-août 1985

ATELIER

CHARPENTIER (Michel) : ciment, Auvers-sur-Oise.

Charpentier, 1927. Sculpteur. Son atelier, baraque et halle sur un terrain d'Auvers-sur-Oise, est un fortin, un huis clos, un musée fantasmatique. Hommes et femmes de ciment, enfants, nains et chiens, cantatrices ont pris corps et attendent leur destination. Une œuvre dense, humaine, sublime et brutale, tendre et burlesque.

« Le terrain » : lieu-dit et parcelle. Les lopins de terre ne dessinent pas de véritables frontières, jardins mitoyens, potagers du samedi et vergers du dimanche. Terre cultivable sur le cadastre d'Auvers-sur-Oise. Là, est planté l'atelier.

Charpentier est né dans le village du peintre mort et enterré. Il vit et travaille en ce pays sillonné de panneaux signalétiques, « motif peint par Vincent »...

Klaxons d'une petite noce à la campagne. Le paysage vibre, la route est passante en amont, la voie ferrée limite en aval le terrain, des péniches sur l'Oise manœuvrent. Rumeurs de tondeuses à gazon. Sonneries pieuses et ponctuelles de l'église bleu et jaune.

Ile- de-France laissée à l'état de nature, l'herbe est folle, mauvaise, luxuriante et baroque, la moiteur Amazonienne. Charpentier va en reconnaissance sur le chemin de chaux qui conduit aux sculptures.

Vingt années présentes, tangibles, dans un baraquement. Il faut voir... Hommes, femmes, enfants, nains et chiens, ciments saisis à l'instant, tous figurants d' « un rêve à l'état solide ».

Mortier modelé comme une terre. Corps dressés, hautes statures déformées, exhibées et nues, ils fondent une étrange corporation, nous en sommes désarmés. La baraque est de guingois, un fil à plomb rectifie. Il faut se faufiler entre brutalité et brutalité, une tendresse du volume, une tendresse du ciment, ils se coudoient. Se heurter à leur seule présence, à leur posture, à leur situation. L'odeur est fade, prenante. L'air est rare, le visiteur aussi.

Corpulents et têtus, hommes piqués au vif, hommes du défi, *Libertaire* ou *Commandeur*, ils brandissent le poing, ils bandent.

Femmes retenues et provocantes, déshabillées, regardées : *Suzanne au bain*, *La Grande Marcelle*, *Notre-Dame-des -Fleurs*. Seins, poignées d'amour et ventre intime, sexe faible. Les formes s'inspirent des fruits et légumes du jardin. Le ciment se boursoufle, frise, plisse, une peau.

Enfants ébaubis, balbutiant, hilares ou rageurs, arrêtés. Nains éructant et naines trépignant du plaisir d'être. Le hideux est sublime, le cercles des sculptures une parade, une revue, un Satyricon. Charpentier montreur. Surgis de la scène ou des coulisses, des femmes-baudruches se dégonflent sur une jambe et des pétomanes poussent.

Des chiens sales dont les oreilles n'en finissent pas de pendre et les pattes de s'écarter, la truffe de renifler, la langue de lécher, s'exposent puants et glorieux. Brusques instants de vie, prestes révélations, saisies d'une manière vertigineuse à pleine main, infiniment.

Béton armé. Matériau bourru et inculte, il est incriminé, il est haï. Il commande. Symbole ambigu de puissance technique et d'inhumanité, de promesse constructrice et de médiocrité domestique, il gouverne. Grisaille quotidienne et pesanteur sociale, carcan à casser ou à fuir. Charpentier maltraite ciments Lafarge et Bat-Express, obtient de beaux polis, des doux et des glabres, peaufinés, cirés, encaustiqués, il donne une brillance, un lustre.

Un jour une bande d'adolescents des bords de la jeune Oise envahit le terrain, s'introduit dans la cabane, casse le sexe des hommes et bariole et encolle le sexe des femmes de bleus et de verts...

Propriété privée, défense d'entrer. Dans le carré suivant, sur un champ de pommes de terre, un second atelier, halle de fibre de verre, s'est monté. Une fillette accroupie, une tête bouffie de sommeil, ont été encastrées dans le mur portant. La halle couvre les sculptures récentes, *Cantatrices*. Des bandes de draps humides entretiennent la fraîcheur du ciment. En les défaisant, le sculpteur dévoile les faux mystères de la technique.

Cantates. Voix corpulente, ventripotente, voix haute, voix de tête, cheveux pommadés. Dans leurs robes fourreaux, énormes, mafflues et étoffées, elles

ont l'une l'autre un répertoire. Cantatrices, elles chantent leur propre corps, leur « doudounes », leurs « tétasse », leurs « avantages, leurs « avant-scènes », c'est du beuglant ou de l'opéra-bouffe.

Sensation première, délibérée, démesurée, ou affrontement personnel, perpétuel. Hier, un homme, une sculpture, sortait son sexe, provoquait et répondait à l'agressivité générale, aujourd'hui, une sculpture, un homme torse nu, coiffé d'un immense bicornes d'académicien, va pour baisser son frac, c'est *Le membre de l'Institut*.

Sculptures burlesques. Elles jouent sur l'impossibilité, le refus, les obstacles, elles s'affranchissent, elles jouissent d'une obscène liberté, démentent toute morale, défient les pesanteurs, elles s'imposent. Que craint Michel Charpentier ? Qui a peur de Michel Charpentier ? Il impose le rire et l'émotion maîtrisée, une contemplation active, un humour caustique qui renvoie à lui-même.

De drôles de corps, objets de risée. Charpentier rit de nous. Qu'il sorte ses sculptures de son « terrier » afin que nous trouvions notre rire. Qu'il expose. Sept *Cantatrices* d'un coup ! Les nains entre eux. Enfants et chiens. Ou les femmes d'un côté, les hommes de l'autre, ou ensemble, mêlés... Afin qu'elles trouvent leur destination entre les murs blancs et unis d'une galerie ou d'une salle d'exposition et prennent leur entière signification. Qu'elles soient mises en situation, confrontées à une belle foule vivante et colorée de visiteurs et de curieux, hommes, femmes, enfants, nains, chiens, cantatrices... A notre peur du ridicule et au repli sur soi unanime.

Romaine FREEMAN